



Les descendants de
Frédéric Edouard Sillig
1804-1871



Notice nécrologique de Johann Gottfried Sillig

Source: Schlichtegroll, Friedrich, 1765-1822 [Mitwirkender] Nekrolog auf das Jahr ... enthaltend Nachrichten von d. Leben merkwürdiger in diesem Jahre verstorbenen Deutscher Bd.: 1790/93, 1 Gotha 1793 Biogr.c. 93,Suppl.-1790/93,1 urn:nbn:de:bvb:12-bsb10070834-2 VD18 90288424 (En traduction française)

Le 22 mai 1792 mourut, dans la ville saxonne de Döbeln, JOHANN GOTTFRIED SILLIG, diacre à Döbeln.

« De mortuis nil niai vere » — Des morts, ne dire que la vérité.

À une époque où la culture est largement répandue et où les rapports politiques sont solidement établis, on rencontre de moins en moins, parmi les nations, des hommes qui se distinguent nettement de leurs contemporains par une manière de penser originale et différente sur des sujets d'intérêt général, ainsi que par les actions qui en découlent. Cela est tout particulièrement vrai en Allemagne. Aux causes que nous partageons avec d'autres peuples de même degré de civilisation s'en ajoutent ici quelques-unes de particulières : le morcellement de la grande nation allemande en une multitude de petits États ; la multiplication qui en résulte de situations et de dépendances étroites ; l'empire plus grand qu'exerce, précisément pour cette raison, le « qu'en dira-t-on ? » ; enfin, une disposition de caractère propre aux Allemands qui les porte vers ce qui est mesuré,



réglé et conforme aux convenances. C'est pourquoi nous sommes d'autant plus attirés par le compatriote rare qui franchit, par une pensée originale, la ligne à l'intérieur de laquelle tout le monde évolue ; par celui qui ne demande pas : « Quelle est l'usage général ? Qu'enseigne-t-on chez vous ? Comment fait-on ailleurs, afin que j'enseigne et agisse de même ? », mais qui trouve dans son esprit ardent et dans son cœur une voix intérieure qui lui parle comme un dieu ; qui a le courage de la suivre et, marchant sur son propre sentier solitaire, ne craint ni les doigts qui le désignent, ni même les dangers sérieux ; qui unit, à un cœur rempli d'amour des hommes, la force d'âme d'un martyr.

Je crois retrouver les traits principaux de ce portrait chez Sillig. Le « Nécrologue » tire de l'obscurité le nom de cet homme fort et noble ; il mérite d'être connu de l'Allemagne. L'enthousiasme pour la vertu possède quelque chose de si élevé qu'on ne peut s'empêcher de s'arrêter avec respect devant l'homme chez qui il est le moteur de toute l'activité ; devant celui qui, dans un cercle qui n'était nullement insignifiant, favorisait la moralité et la religion avec l'autorité d'un père, presque avec la force persuasive d'un apôtre et qui, sans appui extérieur ni faveur, exerçait sur le peuple une puissante influence par la seule force de son esprit. Même si ce zélateur de la probité et de l'amour de Dieu soutint certaines propositions qui n'étaient pas suffisamment étayées par des raisons rationnelles, le juge équitable ne lui retire pas pour autant son estime : il considère la noble volonté qui animait toutes ses actions.

Par ses opinions, Sillig donna en outre à son destin extérieur une tournure pénible. Malgré les intentions les plus honnêtes et les plus conformes à la loi, il devint en réalité la victime de son originalité. Cela accroît encore l'intérêt que nous lui portons et permet en même temps de jeter plus d'un regard sur la vie d'hommes semblables des temps

anciens et médiévaux. [Note de l'auteur : la biographie qui suit repose sur les papiers dignes de foi de deux témoins impartiaux.]

Son père, Johann Ehrenfried, était diacre à Waldheim. C'est là que Johann Gottfried naquit le 13 août 1734. Il acquit ses premières connaissances à l'école municipale de la ville, puis se rendit à Meissen, à la Fürstenschule avant de consacrer pendant six années, à Leipzig, ses études à la théologie, notamment sous la direction des deux Ernesti et plus encore du docteur Crusius. Son éducation ne fut cependant pas ce qui fit de lui l'homme ferme et original que l'on reconnut plus tard. Il racontait lui-même avoir été, jusqu'à sa quatorzième année, un garçon pleurnichard. Sa mère était morte durant la première année de sa vie, et son père, accaparé par son vaste ministère de diacre à Waldheim, avait pu s'occuper assez peu de lui.

« À la Fürstenschule de Meissen, disait-il, j'ai certes appris les langues savantes » — il écrivait un latin facile et bon — « mais lorsque je pense à la morale qui y régnait et à ce qu'on faisait pour la promouvoir, j'en frémis chaque fois. » En matière de moralité, il disait devoir l'essentiel au pieux Dr Crusius de Leipzig et à ses cours de morale.

Au début, il avait eu l'intention de devenir professeur à l'Université de Leipzig. Mais un appel inattendu au diaconat de Döbeln le plaça, en 1762, à l'endroit où, selon la Providence, il devait agir avec tant de succès et faire des expériences si inhabituelles. Avant de raconter les événements de sa vie, il faut toutefois faire mieux connaître au lecteur cet homme remarquable dans son action.

Déjà sa haute et imposante stature, la noblesse de ses traits, son regard pénétrant et sa bouche finement dessinée annonçaient, au premier coup d'œil, quelque chose d'exceptionnel ; ils inspiraient respect, affection et confiance. À cela s'ajoutait qu'il parlait à chacun, aux grands comme aux petits, librement et sans gêne dès le premier

instant. Sans les introductions ordinaires de la politesse, on se trouvait immédiatement en relation avec lui, et ses premiers mots donnaient déjà matière à une conversation utile.

Le trait principal de son esprit puissant et vif était sa disposition à considérer toute chose depuis un point de vue qui lui fût propre, à ne pas craindre de marcher seul, sans compagnon, et d'être qualifié d'original ou d'excentrique par les autres hommes. Ainsi, son interprétation de la Bible et son système théologique, tout comme ses opinions sur les objets les plus importants de la vie, s'écartaient de ceux des autres et demeuraient indépendants de toute autorité étrangère.

La connaissance des écrits et des opinions d'autrui ne pouvait rien ôter ni adoucir à cette originalité. Avec ses talents et ses connaissances préalables, il aurait pu devenir un véritable érudit ; mais, surtout en avançant en âge, s'il ne méprisait pas les connaissances utiles, il tenait pour futiles notre littérature et l'érudition telle qu'on la pratique, et les considérait comme peu utiles à la promotion du bonheur humain. Il lisait peu, mais volontiers des auteurs paradoxaux, parce qu'il croyait y trouver plus vite la vérité.

Il se distinguait ensuite par son inclination à admettre le merveilleux et l'extraordinaire, et par le fait qu'il voyait ou attendait presque partout des interventions divines immédiates. Cette tendance était étroitement liée à sa manière d'expliquer les passages bibliques correspondants et avait donc, à ses yeux, un fondement aussi solide que sa religion elle-même. S'appuyant sur les paroles divines dont il se considérait l'interprète, et se voyant comme prêtre de Dieu chargé d'annoncer aux hommes Sa volonté pour les châtier ou les consoler, il avait une haute idée de sa charge et de la dignité de sa personne. Il semblait presque croire qu'il ne pouvait se tromper et qu'il était mû par un esprit supérieur auquel les hommes devaient obéissance et respect.

La vigueur de son langage lui donnait souvent l'apparence de la plus grande présomption ; et, de fait, la très forte adhésion et l'approbation qui grandissaient d'année en année lui firent perdre, vers la fin, quelque chose de cette humilité qui lui avait auparavant appartenu, malgré toute sa franchise et le ton élevé qu'il employait parfois. Sa façon de disputer était extrêmement vive et frôlait souvent l'offense. Beaucoup évitaient soigneusement de se quereller avec lui, craignant ses expressions dures ; elles étaient généralement moins mal intentionnées qu'elles ne sonnaient, mais contribuèrent néanmoins à lui attirer des ennemis et à le faire paraître sous un jour défavorable.

Sa probité, entièrement fondée sur la religion et découlant d'une foi en Dieu et en Christ qu'il confessait librement devant tous, était si reconnue que même ses ennemis ne pouvaient la nier. Son esprit s'enflammait réellement lorsqu'il voyait ou apprenait des choses immorales ; alors il les réprimandait avec franchise et ne ménageait ni son meilleur ami ni aucun rang social.

Mais c'est précisément ce zèle pour le droit qui lui attira beaucoup d'ennemis. Avec les dons extraordinaires et les qualités aimables que l'on voyait en lui, il aurait pu être universellement aimé et honoré s'il avait davantage ménagé les hommes et moins sévèrement blâmé le monde. Mais il méprisait toute faveur et toute considération qu'il n'aurait pu obtenir qu'en reniant sa droiture et son honnêteté, et préférait supporter la haine et la persécution.

Il avait un courage si intrépide qu'il savait à peine ce qu'étaient la peur et l'effroi. Dans les plus grands dangers, lorsque tous autour de lui tremblaient, hésitaient ou pleuraient, il était souvent le seul à rester joyeux, plein d'espoir et certain d'une issue favorable. Son courage naturel était encore accru par une forte confiance en Dieu et en Ses promesses. Les personnes inquiètes, enclines à la tristesse et à la

mélancolie, se trouvaient mieux en sa présence ; son courage semblait se communiquer à elles.

Il n'est donc pas étonnant que ses sermons aient rencontré auprès du peuple une approbation extraordinaire et que les gens soient venus de très loin, même par le temps le plus rude, au point que la vaste et grande église ne suffisait souvent presque pas à les contenir. Ses sermons n'étaient pas, comme les dissertations habituelles, des développements méthodiquement composés d'une proposition générale et mesurés selon des règles. C'étaient des effusions libres du cœur sur le texte du jour, prononcées avec un feu et un torrent de paroles qui pouvaient rappeler la manière dont Luther avait dû parler en son temps, et avec une popularité impossible à imiter. Il ne rédigeait rien et parlait entièrement de l'abondance de son cœur ; il n'avait souvent guère réfléchi plus d'une heure à ses exposés. Tout ce qu'il entreprenait lui venait avec facilité.

Cela suffit provisoirement pour intéresser le lecteur à cet homme aux qualités inhabituelles et pour rendre compréhensibles les destinées qui l'atteignirent précisément à cause de ces qualités. D'autres traits de son caractère et de sa pensée seront encore rassemblés plus loin, après l'histoire de sa vie.

Sillig avait déjà, à Leipzig, lorsqu'il envisageait encore une carrière universitaire, imprimé un petit écrit exégétique. Environ sept ou huit ans après le début de son ministère, il reparut comme auteur avec une étude intitulée approximativement : « Pourquoi, malgré l'accroissement quotidien des sciences, manque-t-il encore tant de bons prédicateurs ? » (Leipzig, chez Hilscher, 1771). Ce fut le premier écrit que Sillig fit connaître, de manière anonyme. Il fut, dans l'ensemble, accueilli très favorablement.

Il y énumérait d'abord certaines qualités physiques et innées d'un bon prédicateur, puis comptait parmi les qualités acquises : la maîtrise de la langue maternelle, une déclamation juste, une action habile, une connaissance approfondie des vérités divines et un bon cœur. Parmi les causes générales du manque de bons prédicateurs, il indiquait notamment : l'insuffisance de la surveillance des étudiants en théologie ; le défaut de formation, dans les écoles et académies, aux connaissances indispensables au prédicateur ; la préférence accordée à la théologie systématique sur la théologie biblique ; et une indulgence excessive à l'égard des prédicateurs médiocres.

Parmi les causes particulières, il citait encore : l'orientation, dès avant leur naissance, de certains enfants vers le ministère pastoral, ou l'accès à celui-ci de personnes tout à fait incapables, d'où la contrainte qui en poussait plusieurs à choisir cet état ; l'origine modeste et la pauvreté de nombreux prédicateurs ; le désir prématuré de devenir un grand orateur ; le manque de bons amis qui disent au prédicateur ses fautes ; le goût du pathos à la manière de Young ; le désir de « prêcher bibliquement » en accumulant verset sur verset ; le défaut de bonne mémoire ; le grand nombre de paroisses pauvres ou dites « économiques » ; enfin le mépris qui frappait l'état pastoral. Tout cela était exposé sur un ton animé et spirituel, parfois presque trop jovial ; l'ensemble contenait beaucoup de remarques fines et de traces de pensée indépendante.

Peu après parut de lui un « Échange de lettres authentique sur l'histoire remarquable d'un second Joseph, en la personne d'un Saxon d'Amérique qui avait séjourné à Döbeln » (quatre pièces, Amsterdam, 1772). Cet écrit racontait l'histoire véritable d'un compagnon drapier originaire de Döbeln qui, au service des Hollandais, était parti pour le Surinam et y avait fait fortune grâce à un mariage. En 1772, cet homme revint à Döbeln et s'y comporta partout comme un homme riche et

généreux. Le récit était entremêlé de renseignements géographiques et historiques sur le Surinam et, çà et là, de réflexions morales ; il révélait partout la manière de penser de son auteur, passionné par la vertu.

Bien plus importante pour Sillig, en raison de ses conséquences, fut une prédication qu'il fit imprimer à la même époque. Les années de terrible disette de 1771 et 1772 avaient durement frappé la Saxe ; la calamité générale était l'objet de plaintes quotidiennes et se trouvait naturellement souvent évoquée en chaire. En 1772, selon l'usage, Sillig devait, le dixième dimanche après la Trinité, lire l'histoire de la destruction de Jérusalem et y joindre une exhortation appropriée à ses auditeurs. Comme il le faisait d'ordinaire, il avait seulement préparé un bref canevas qu'il développa ensuite en chaire. Cette fois, il avança la thèse singulière que tous ceux dont la santé avait souffert de la famine, ou qui en étaient morts, avaient été de grands pécheurs, quoique à des degrés différents car, disait-il, la protection pendant la disette avait été promise aux justes dans les Psaumes et les fléaux collectifs sont toujours présentés dans la Bible comme des châtements infligés aux pécheurs. Dans la deuxième partie, il expliquait cependant qu'on ne pouvait décider si tous ceux qui avaient ainsi dépéri étaient pour autant damnés. Dans la troisième, il répondait enfin à la question inverse : tous ceux qui avaient échappé à la faim et à la mort, ou même s'étaient enrichis grâce à la cherté des vivres, étaient-ils nécessairement pieux ? Il divisait les survivants en trois classes : certains avaient toujours été pieux et vertueux ; d'autres avaient été améliorés par le malheur ; d'autres encore persistaient dans le mal et seraient donc frappés par de nouveaux malheurs.

À ces derniers il lançait, dans son style prophétique : « Je vous le dis au nom du Seigneur, qui m'a établi gardien sur son peuple, et je ne puis vous le cacher : si vous ne vous améliorez pas, vous périrez tous de la

même manière. Corrige-toi, Saxe ! Corrige-toi, Döbeln ! avant que Dieu ne se détourne de toi et ne fasse de toi un pays désert et une ville déserte où nul n'habite. » Peu après, chez un prédicateur de campagne, il apprit que des jugements très défavorables circulaient déjà sur ce sermon et qu'il avait donné lieu à de nombreuses déformations et interprétations malveillantes. Au départ, Sillig n'avait nullement songé à le faire imprimer ; mais il crut alors ne pouvoir mieux combattre les fausses additions et les récits déformés qu'en le rendant public lui-même. Il ne pouvait s'imaginer avoir prêché quelque chose d'hétérodoxe. Or, si le sermon prononcé avait déjà provoqué beaucoup d'émoi, sa publication déclencha une violente controverse théologique.

Le docteur Ernesti de Leipzig aurait même déclaré qu'il s'étonnait qu'on puisse faire tant de bruit autour d'un tel sermon, qui ne contenait selon lui que l'ordinaire routine homilétique. Les autres n'étaient pas de cet avis. Le biographe passe sur les nombreuses lettres que Sillig échangea à ce sujet avec son surintendant, M. von Brause à Oschatz, avec plusieurs théologiens savants et avec beaucoup d'inconnus, pour s'en tenir surtout aux écrits imprimés. La prédication portait le titre « Trois questions importantes aux chrétiens de notre temps », sermon prononcé à Döbeln le dixième dimanche après la Trinité (Leipzig, 1772). Elle fut suivie de plusieurs écrits de réfutation.

Le nombre total des brochures de controverse atteignit douze. Les réfutations les plus dures, les plus amères et les moins dignes d'une dispute savante vinrent notamment du secrétaire municipal Wolf de Rosswein et d'un certain M. Wagner ; les réponses les plus équitables et les plus modérées se trouvèrent dans plusieurs autres écrits. Quelques feuilles seulement parurent pour défendre Sillig.

Si l'on veut trancher la question uniquement par la Bible, remarque le biographe, chacune des deux parties peut citer des passages en sa faveur

: tout dépend de la méthode d'interprétation que l'on admet, soit l'interprétation littérale, soit celle qui cherche le sens et fait en même temps appel à l'expérience. Bien que Sillig disputât d'ordinaire volontiers et avec vivacité dans la conversation, et qu'il s'y échauffât facilement, il sut étonnamment se contenir dans cette longue querelle. Plusieurs adversaires l'attaquèrent de la manière la plus grossière, et peu le réfutèrent véritablement par des arguments. Son silence témoigne d'une force de caractère que l'on mesure d'autant mieux lorsqu'on compare les attaques très amères de ses adversaires aux annotations qu'il écrivit sur ses exemplaires de ces brochures.

Après sa mort, on trouva en effet une défense de son sermon, rédigée pour son propre usage et non pour le public. Elle retraçait l'ensemble de la controverse, avec calme et sans attaques personnelles, en examinant seulement les propositions contestées. Le biographe estime que, la querelle étant depuis longtemps oubliée, la publication de ce manuscrit n'aurait plus d'intérêt général ; mais qu'elle pourrait avoir une place dans une revue consacrée à l'histoire ecclésiastique.

On voit particulièrement à quel point cet homme brûlait du désir de promouvoir le bien par des voies nouvelles dans la rapidité avec laquelle il prenait part à tout ce qui était neuf et frappant dans son siècle. Tout esprit original, quelle que fût d'abord sa tendance, trouvait en lui un observateur intéressé ; Sillig cherchait à entrer en relation avec lui jusqu'à ce qu'une connaissance plus étroite montre que leurs chemins ne pouvaient être les mêmes. C'est ainsi qu'il entretenait, de son propre mouvement, des correspondances avec des hommes aussi différents que Bahrdt, Lavater et Basedow.

Son désir de participer à la réforme de la théologie — réforme qu'il jugeait nécessaire, comme le montrait déjà son écrit sur l'amélioration de l'état des prédicateurs — le conduisit vers 1770 à correspondre avec

le Dr Bahrdt. Il lui fournit même une contribution pour ses « Propositions pour l'éclaircissement et la rectification du système doctrinal de notre Église » (Riga, 1772). Cette liaison ne pouvait toutefois durer longtemps : Sillig dut bientôt reconnaître que Bahrdt ne poursuivait pas le même but que lui.

L'éducation, qu'il considérait comme une affaire de toute l'humanité, lui tenait également beaucoup à cœur. Ses propres écrits sur le sujet étaient certes, là encore, excessivement originaux. Il correspondit aussi avec l'institut de Dessau lorsque Basedow créa le Philanthropinum et soutint activement l'entreprise, dans la mesure de ses moyens, y compris par quelques contributions financières. Il est touchant, dit le biographe, de voir comment ces deux hommes — Basedow et Sillig — qui ne se connaissaient pas personnellement mais se trouvaient unis par leur zèle pour une bonne cause s'encourageaient mutuellement à persévérer, à tenir bon et à poursuivre ; comment ils se communiquaient leurs expériences et s'ouvraient l'un à l'autre. Sillig finit pourtant par rompre cette correspondance, estimant que les maîtres de l'institut ne l'avaient pas traité avec assez de courtoisie à propos d'une demande concernant sa traduction de l'Évangile selon Matthieu.

Sillig avait lui-même une famille nombreuse et donc une raison pressante de réfléchir à l'éducation. Il écrivit effectivement sur ce domaine, mais selon des principes fort différents de ceux que l'on attendrait d'un partisan des efforts de Basedow. Ils partageaient toutefois un principe que le biographe juge très juste : l'éducation devait devenir une affaire de la plus haute importance pour l'ensemble du genre humain.

Le principal principe éducatif de Sillig se trouve dans un petit écrit dont le titre était à peu près : « Sur un moyen général, utilisable par toutes les nations, d'élever dès les premières années les hommes à

l'obéissance absolue et à la vertu ; une petite contribution d'un père de sept enfants au système éducatif actuel » (Francfort et Leipzig, 1781). [Dans une note, le biographe mentionne également la traduction par Sillig du Nouveau Testament de Luther, rendue selon lui compréhensible pour les chrétiens non instruits : Matthieu, Leipzig 1776 ; Marc 1778 ; Luc 1781 ; Jean 1786.]

Sillig désignait son « moyen » à l'aide de paroles de Salomon et du Siracide : celui qui aime son enfant le tient sous la verge et le châtie de bonne heure. Pour préciser ce « de bonne heure », il distinguait trois tempéraments. Les enfants lents et somnolents, pensait-il, avaient le moins besoin de la verge et seulement lorsqu'ils devaient apprendre quelque chose. Les enfants de capacité moyenne devaient être plus tôt maintenus dans le respect par ce moyen. Pour les enfants fougueux et très vifs, il estimait qu'on ne devait pas même laisser passer la première année sans user de la sévérité appropriée. Les jeunes êtres humains qui ne pouvaient pas encore faire usage de leur raison devaient, écrivait-il avec une rudesse aujourd'hui frappante, être traités « comme des animaux ». Il disait que cette méthode avait été confirmée par l'expérience avec ses sept enfants de l'époque.

Le ton de l'ouvrage était aussi vif que le contenu. Il publia ensuite un autre écrit soutenant que l'éducation devait devenir entièrement une affaire de l'État, avec diverses exceptions expressément réservées, présenté comme un pendant à son moyen universel d'obtenir l'obéissance des enfants.

Pour faire de l'éducation une affaire d'État, Sillig souhaitait notamment : un collège d'éducation particulier pour chaque pays et chaque province ; une organisation presque militaire du système scolaire, dans laquelle les enfants seraient enregistrés sur des listes et répartis en corps ; une caisse scolaire générale ; une méthode scolaire

commune, avec les adaptations nécessaires aux circonstances particulières ; le droit et le devoir pour tous les sujets, de tout état, de contribuer à l'éducation ; enfin, que l'État décide ce que l'on devait faire des enfants, c'est-à-dire vers quelles fonctions les former. À la fin, il proposait encore la création à Döbeln d'un institut d'éducation qu'il aurait voulu établir avec le précepteur de sa maison.

Il appliqua réellement cette théorie à ses nombreux enfants. Au commencement, il les traitait, selon ses propres principes, « comme de jeunes animaux ». Il leur arrivait de recevoir de sa main des coups dès les premières semaines lorsqu'ils se montraient violents ; mais ces corrections cessaient lorsqu'ils devenaient capables de comprendre des représentations et des raisons. À partir de là, dit le texte, il « gouvernait » ses enfants par des motifs et des explications.

« Si d'autres gens, disait-il, veulent commencer à corriger et à battre leurs enfants, je n'y trouve rien à redire. » Mais, autant que cela était possible, il leur laissait ensuite beaucoup de liberté, avec peu d'ordres et de règlements ; en revanche, lorsqu'une chose avait été formellement ordonnée, il exigeait une obéissance absolue.

Dieu, écrit le biographe dans le langage de l'époque, lui avait donné, avec une épouse appartenant aux plus nobles personnes de son sexe, des enfants richement dotés de qualités de l'esprit et du cœur, ce qui rendait beaucoup plus facile la difficile tâche de leur éducation. Sillig eut aussi la chance de trouver, pour l'aider à les élever, un jeune homme qui vieillit dans sa maison : pendant vingt ans, l'excellent Lehmann — devenu ensuite pasteur à Schlöben près d'Iéna — fut son compagnon de maison et son ami, et le soutint dans tous les efforts qu'il consacrait à ses enfants.

Pour faciliter leur instruction, Sillig acquit une grande quantité de livres, parmi lesquels, dès le début, les coûteux ouvrages de Basedow. Le

biographe ajoute prudemment qu'on ne peut porter un jugement complet sur des enfants bien élevés qu'une fois qu'ils sont entrés dans la société civile. Or, sur les vingt-quatre enfants de Sillig, treize moururent dans l'enfance ou la jeunesse.

L'un de ses fils était, au moment où le supplément du Nekrolog fut rédigé (1797), précepteur à Freiberg et montrait déjà, par la noblesse de son cœur et la formation de son esprit, que son éducation n'avait pas échoué. Parmi les nombreux enfants morts prématurément se trouvaient aussi une fille pleine de promesses, Wilhelmine, et un fils très prometteur, Wilhelm, qui mourut à l'Université de Leipzig en décembre 1795, après la mort de son père.

À Wilhelmine, le père affligé avait consacré un petit ouvrage intitulé : « Ainsi pensait et ainsi écrivait Wilhelmine Sillig dans sa seizième et dernière année » (Leipzig et Dessau, 1783, 55 pages). Elle y apparaissait comme une jeune fille possédant de nombreuses qualités aimables, riche de connaissances et douée d'un cœur délicatement sensible. Mais une affection s'était formée trop tôt entre elle et un jeune homme qui recevait encore l'enseignement du précepteur de Sillig avant de partir à l'université. Dans les conditions d'une petite ville, cette inclination lui avait valu bien des heures pénibles et troublé ses jours paisibles ; elle aurait même pu devenir la source de beaucoup de chagrins si elle avait vécu plus longtemps. Le lecteur de ces quelques pages, dit le biographe, ne peut rester insensible et les parents peuvent en tirer une leçon concernant les jeunes filles d'un tel tempérament à savoir que les jeunes filles douces, bonnes, sensibles et réfléchies peuvent être exposées à un danger plus grand et s'engager plus facilement dans une relation amoureuse malheureuse que celles qui sont légères ou indifférentes, sur lesquelles les impressions durables ont moins de prise.

Quelques années après les correspondances déjà évoquées avec Bahrdt et Basedow, Sillig engagea une correspondance avec Lavater sur la puissance de la foi et de la prière ainsi que sur la possibilité des miracles à l'époque moderne. Cet échange dura plus de dix ans. Sillig communiquait à Lavater les expériences qu'il croyait avoir faites, afin de le convaincre que Dieu avait accompli, par son intermédiaire et en vertu de sa foi, des miracles. Lavater, cependant, ne reconnaissait pas sans examen chaque récit comme une expérience certaine ; il avertissait continuellement Sillig contre l'enthousiasme exalté, l'auto-illusion et la tromperie, et lui recommandait avec amitié et fraternité la prudence. Sillig finit donc par rompre également cette correspondance après environ douze ans. Les lettres de Lavater, affirme-t-on, étaient extrêmement intéressantes et montraient, même à l'égard d'un ami fougueux et enthousiaste, une attitude plus mesurée.

La croyance de Sillig aux interventions merveilleuses de Dieu devint avec le temps, toujours plus forte, se mêla de plus en plus étroitement à l'ensemble de sa manière de penser et s'étendit à toujours davantage de domaines. Parmi ses opinions singulières figuraient notamment ses jugements sur les médecins et sur le vin, étroitement liés à son interprétation littérale de l'Écriture, à sa foi dans l'efficacité de la prière et aux miracles.

Selon lui, celui qui, dans la maladie, avait recours à un médecin témoignait d'un manque de foi dans l'efficacité de la prière ; le vin, en revanche, lui paraissait être une sorte de remède universel. Aucun médecin ne devait entrer dans sa maison, même lorsque les siens étaient gravement malades, à moins que le malade lui-même ne le demandât — ce qui, selon le récit, n'arriva pas. Son épouse, qu'il aimait tendrement, tomba un jour si dangereusement malade qu'on la crut plusieurs fois morte et qu'elle resta plus d'un quart d'année atteinte de

cette maladie. Tout le monde lui reprochait de ne pas appeler de médecin et croyait qu'elle allait mourir. Sillig répétait : « Si elle veut un médecin, je ne l'en empêcherai pas ; mais je suis certain qu'elle ne mourra pas. »

Elle guérit effectivement, ce qui renforça encore Sillig dans son opinion. Il se conduisit de la même manière lors des maladies de ses enfants ; le biographe s'étonne que les nombreux décès parmi eux n'aient pas ébranlé son principe. Ses conceptions singulières s'étendaient même aux choses ordinaires de la vie : en horticulture, par exemple, il tenait la greffe et l'écussonnage des arbres pour des artifices humains contraires à la simplicité naturelle.

S'il pensait si souvent de manière paradoxale, cela ne venait pas seulement de ses lectures, mais aussi de son esprit extrêmement vif, qui lui faisait toujours découvrir des aspects très personnels des choses, et de certaines expériences qu'il croyait avoir vécues. Il s'exprimait souvent de façon plus paradoxale qu'il ne pensait réellement, parce qu'il aimait donner matière à réfléchir et qu'il croyait que la vérité agissait d'autant plus fortement et durablement qu'elle était formulée sous une forme paradoxale. À la longue, reconnaît le biographe, cette habitude nuisit pourtant à sa propre perception de la vérité.

À cela s'ajoutaient les expériences répétées qu'il faisait de la puissance extraordinaire qu'il pouvait exercer sur ses semblables. Dans l'exercice de sa charge, il avait notamment affaire à des personnes atteintes de folie et, ayant souvent constaté que la résistance ne faisait qu'exciter davantage ces malheureux, il insistait pour qu'on leur cède autant que possible. Il lui arrivait même d'accueillir chez lui des personnes réellement délirantes afin d'essayer de les aider. On l'appela un jour auprès d'un jeune paysan en proie à la fureur, que l'on avait enchaîné et que dix paysans parvenaient à peine à maîtriser. Sillig

ordonna qu'on le détachât, lui demanda de le suivre, et le malade le suivit jusque chez lui comme un agneau. Il le garda quelques jours et quelques nuits dans sa propre pièce et réussit effectivement à le calmer au point qu'il se laissait diriger par la parole. Mais ses obligations ne lui permirent pas de poursuivre l'expérience ; après avoir quitté la maison de Sillig, le jeune homme redevint encore plus furieux.

Un jour, une lettre anonyme fut glissée sous la porte de sa maison. Elle contenait des propos dont il voulait connaître l'auteur. À la fin de son sermon du dimanche suivant, il ordonna donc à l'auteur, en vertu de l'autorité apostolique qu'il s'attribuait, de venir le voir. L'auteur ne vint pas. Le dimanche suivant il renouvela plus énergiquement cet ordre ; toujours rien. La troisième fois, il employa presque la formule par laquelle Paul livre l'impur au châtement et, le soir même, l'auteur de la lettre se présenta chez lui. De la même manière, il réussit un jour à faire rendre à une pauvre jeune fille un manchon de fourrure qui lui avait été volé à l'église.

Son système théologique se liait également à une prédilection pour les Juifs, dont il pensait qu'ils auraient encore un grand rôle à jouer dans l'histoire du monde et deviendraient une nation dominante. À cela se rattachait son attente, inspirée de l'Apocalypse, d'un proche retour de Jésus et d'une sorte de règne millénaire qu'il ne croyait plus très éloigné. Lorsqu'il parlait de ces choses, certains le comprenaient encore plus littéralement qu'il ne le souhaitait. Dans ces conditions, était-il étonnant que des personnes exaltées le déclarassent Élie ou quelque autre prophète ? Peu à peu, il dépassa lui-même le juste sentiment de sa dignité et parla parfois de lui avec une assurance que sa raison plus calme n'aurait peut-être pas approuvée. À partir de 1783, il commença toutes ses lettres par la formule : « Grâce et paix dans le Seigneur. »

C'est surtout à partir de cette époque que grandit chez lui l'opinion exaltée qu'il se faisait de lui-même. Il établissait souvent des parallèles entre Jésus et sa propre personne et se réjouissait lorsqu'un événement de sa vie présentait quelque ressemblance avec un épisode de la vie de son Seigneur. Dans cet esprit, il avait souligné de nombreux passages des ouvrages de Hess sur la vie de Jésus, qui comptaient parmi ses lectures favorites.

Il continua ainsi à agir pendant de nombreuses années, vénéré par le peuple, mais se faisant en même temps des ennemis dans les classes supérieures. À partir d'environ 1780, son style de prédication devint de plus en plus familier, rude et direct. D'année en année, il introduisit davantage de propositions de théologie prophétique et apocalyptique dans ses sermons et parla souvent sur le ton le plus affirmatif. Il gagna ainsi toujours plus fortement les classes inférieures de ses auditeurs, mais indisposa les personnes de rang supérieur et finit par se faire de véritables ennemis. Le biographe estime que cela devient compréhensible, malgré les nombreuses qualités de Sillig, si l'on songe que même une bonté morale exceptionnelle n'est reconnue par les hommes ordinaires que tant qu'ils n'ont pas le sentiment d'être blessés par celui qui la possède.

Ce sentiment d'être blessé se produisait fréquemment avec Sillig, d'autant plus qu'il parlait et agissait avec rapidité. Depuis environ 1770, il ne rédigeait plus la plupart de ses sermons. Il l'avait fait seulement dans les premières années de son ministère ; ensuite il ne préparait plus que de vastes plans, souvent consacrés à des sujets très intéressants et importants. Dans les séries conservées, ces plans deviennent d'année en année plus courts, se réduisent ensuite à une demi-page, ne contiennent finalement que le thème et les grandes parties, puis cessent entièrement vers 1778.

Avec une telle manière de prêcher, dans un style volontairement simple et populaire, il ne pouvait pas toujours choisir des expressions irréprochables et se trouvait davantage exposé aux interprétations erronées et aux malentendus. Il était ainsi inévitable que le conseil municipal de Döbeln se sentît offensé lorsque Sillig demanda un jour, dans un sermon dominical, que toute la bourgeoisie veille à maintenir en ordre la caisse servant à payer les ecclésiastiques et les maîtres d'école, afin que des années de traitements durement gagnés ne restent pas en souffrance. Il employa à cette occasion quelques passages bibliques sévères et menaça même de ne plus prêcher.

Il mit une fois cette menace à exécution lors d'un sermon de semaine. Il agit de même lorsqu'un capitaine logeant près de l'église faisait, pendant la prédication, trop de bruit avec sa compagnie malgré les représentations de Sillig : il cessa de prêcher et s'attira naturellement l'hostilité de cet officier.

Il arriva donc qu'un grand nombre de personnes des classes supérieures ne lui fussent plus favorables ; à elles se joignirent certains de ses collègues, jaloux de l'approbation dont il jouissait. On n'attendait plus qu'une occasion de pouvoir lui nuire.

Cette occasion sembla se présenter à l'été 1790, lorsque des troubles paysans éclatèrent dans les environs de Döbeln contre les propriétaires fonciers. Les paysans refusèrent certaines corvées de transport. À peu près à la même époque, des paysans vinrent spontanément chercher le prédicateur Sillig pour le conduire à Oschatz, où il devait prêcher dans le cadre de la prédication circulaire. Lors de ces mouvements, ils avaient peut-être invoqué son autorité, puisqu'il avait si souvent parlé contre les vices du grand monde et annoncé comme proche le châtement divin. Ses adversaires purent ainsi tenter de le présenter comme un inspirateur de la révolte.

Sillig attendait certes de grands changements dans le monde, mais non pas l'œuvre des hommes : il les attendait directement du Christ revenant, qui donnerait une autre forme à la terre et mettrait fin à l'injustice et à toute oppression. Il était très loin d'approuver l'émeute et la révolte contre l'autorité. Il disait au contraire et prêchait que « un chrétien doit plutôt se laisser écorcher et maltraiter que de se soulever contre son autorité » — ce sont, précise le biographe, ses propres mots.

Un de ses partisans, impliqué dans les troubles paysans de la région de Meissen, vint un jour lui raconter ce qui s'était passé dans son village et la part qu'il y avait prise. Sillig s'emporta selon son habitude et lui lança, dans son style familier : « Êtes-vous donc tout à fait au diable, pour approuver une chose pareille et y prendre part ? Éloignez-vous de moi ! Savez-vous ce qui convient à un disciple de Jésus ? »

Sillig avait en commun avec plusieurs hommes de son espèce de faire du lieu où il vivait le centre de l'ensemble et de considérer le bref temps dans lequel il existait comme la grande époque dans laquelle la Providence devait réaliser ses plans. Le biographe cite Lessing : l'enthousiaste porte parfois de très justes regards vers l'avenir, mais il ne sait pas attendre cet avenir ; il veut qu'il soit accéléré, et qu'il le soit encore de son vivant.

Cela s'appliquait exactement au probe Sillig. Il croyait encore devoir voir, au cours de ce siècle ou tout prochainement, de grandes choses. Cette idée devint en lui toujours plus vive, finit par dominer toute sa pensée et, conformément à son caractère honnête, il la communiquait à tout le monde sans distinction. C'est elle qui lui attira son dernier et triste destin : ses ennemis, qui depuis seize à dix-huit ans recueillaient contre lui divers propos et notaient certaines paroles, réussirent à le rendre suspect précisément à un moment où, pour de bonnes raisons, on se méfiait plus que jamais des dispositions populaires.

Il faut reconnaître qu'il ne rendit pas la tâche difficile à ses adversaires. À propos des troubles, il s'exprimait parfois comme s'ils constituaient le jugement punitif de Dieu qu'il annonçait depuis longtemps et comme le commencement du retour de Jésus. Il suffit de dire qu'en 1790, à la suite d'une dénonciation anonyme, il fut suspendu.

On racontait qu'un sermon déterminé avait fourni le prétexte immédiat à cette dénonciation. Sillig y avait parlé de l'égalité des hommes devant le tribunal de Dieu et s'était servi de cette expression populaire : « Dieu place une chaise au comte comme à l'écorcheur. » Un homme de haut rang, qui entendait Sillig pour la première fois, aurait rapporté ces paroles à sa propre personne et s'en serait cru offensé. Il aurait eu raison de l'être si Sillig les avait prononcées expressément à son intention ; mais le prédicateur ne savait peut-être même pas que cet homme se trouvait dans l'église.

Sillig fut donc suspendu et convoqué à Oschatz devant son surintendant, M. von Brause, pour se justifier. Mais il fit appel de la suspension auprès de l'Électeur : ce fut, selon le biographe, la première faute qu'il commit dans la conduite de son procès. Il fut aussitôt cité devant l'Oberkonsistorium à Dresde, où il arriva le 7 septembre 1790. Lors de l'interrogatoire mené le jour même, il protesta de son innocence quant à l'accusation principale — celle d'avoir incité le peuple à la révolte — mais reconnut qu'il avait parlé de façon très simple, populaire et « basse » afin d'être compris des gens ordinaires, et qu'il ne considérait pas comme répréhensible de tenir compte, dans un discours public, de vues prophétiques tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On lui intima alors de demeurer tranquillement à Dresde, d'attendre patiemment l'issue de l'affaire et de ne même pas parler de la raison de sa présence. On lui aurait peut-être donné une garde, si un parent de

haut rang ne l'avait accueilli dans sa maison et ne s'était porté garant de sa personne. Cet ami généreux lui donna, pendant tout son séjour à Dresde, des preuves constantes d'une amitié rare et fidèle.

Le surintendant dut organiser l'audition de témoins. Ecclésiastiques, maîtres d'école et autres auditeurs impartiaux de ses sermons s'accordèrent à déclarer que, depuis plusieurs semaines, Sillig avait justement exhorté avec insistance à l'obéissance envers l'autorité. Malgré cela, sa situation ne changea pas, notamment parce que le conseil municipal de Döbeln se présenta nommément comme plaignant contre lui et parce que diverses propositions prétendument dangereuses furent tirées de notes prises après coup sur ses sermons par quelques candidats.

Les préparatifs de l'instruction proprement dite traînèrent pendant dix mois. Sillig passa ce temps à Dresde, peut-être sans l'utiliser à son avantage autant qu'un homme plus souple l'aurait fait. Il se comportait conformément à ses principes. À ses amis qui l'avertissaient, il avait coutume de répondre que l'affaire n'était pas la sienne mais celle de Dieu ; qu'il n'avait pas parlé en son propre nom ni pour son avantage, mais pour l'honneur de Dieu, et que Dieu saurait le protéger.

Après ce délai, certains membres du conseil de Döbeln furent convoqués devant la commission d'enquête pour prêter serment sur leurs dépositions. La commission comprenait notamment le conseiller ecclésiastique et surintendant Tittmann ainsi que l'Oberamtmann Nake. Le biographe reproche à Sillig une seconde faute grave : il laissa passer certaines affirmations de ses adversaires sans les discuter ni les contester suffisamment, et il ne fit pas non plus citer ses propres témoins. La défense présentée par son avocat n'était pas davantage de nature à remettre l'affaire dans sa véritable lumière.

Sur la base de ce dossier, le Schöppenstuhl de Leipzig, auquel les actes avaient été envoyés pour décision juridique, rendit un jugement sévère : Sillig devait être destitué de sa fonction ecclésiastique, supporter les frais du procès et subir trois mois de prison.

Mais ses juges de Dresde, plus humains, conseillèrent à l'homme accablé de s'en remettre à la grâce de l'Électeur, de rédiger lui-même sa défense et de la faire confirmer sous serment par ses témoins. Il le fit. Le biographe estime qu'il faut en citer certains passages, parce qu'ils caractérisent particulièrement bien cet homme original.

Après avoir montré, sur la base de vingt-huit années d'exercice, qu'on lui imputait à tort des sentiments séditieux, il revenait sur les expressions qui lui étaient principalement reprochées et écrivait : « Je reconnais que j'attribue principalement à mes propres expressions la faute de mon présent et triste destin. Mais mon cœur a certainement toujours été très éloigné de tout ce que certains ont cru pouvoir y découvrir en apparence. »

« Si j'avais seulement imaginé une fois qu'une telle responsabilité pourrait m'être imputée pour ces paroles, j'aurais eu assez d'amour pour moi-même et pour les miens pour m'en abstenir complètement. Un zèle ardent pour la religion chrétienne et pour le bien de l'humanité m'a conduit dans cette détresse ; conscient des intentions les plus nobles et les plus droites, je ne me suis pas préoccupé des mots, des tournures et des expressions. »

Sur l'accusation d'avoir revendiqué des révélations divines particulières, il écrivait : « Je dois dire que ma connaissance ne se fonde que sur la Bible, et je ne me souviens pas de m'être jamais vanté devant quelqu'un de révélations immédiates de Dieu en dehors de la Bible. »

Il reconnaissait cependant s'être parfois donné le nom de prophète : « Je me suis parfois attribué le nom de prophète parce que je croyais

qu'on pouvait fort bien appeler prophète celui qui explique des passages de l'Ancien et du Nouveau Testament concernant les temps présents et futurs. »

« Si l'on doit appeler enthousiaste celui qui, avec un tempérament fougueux et sur un ton libre, s'emporte à chaque occasion contre les transgressions des commandements de Dieu, alors il faut que je supporte cette qualification. Mais l'accusation selon laquelle j'aurais voulu attirer dans mon église, par des discours exaltés, des hommes de toutes les régions m'est extrêmement douloureuse. Mon patriotisme pour la Saxe ne connaît pas de limites ; "la Saxe au-dessus de tous les pays" est ma pensée favorite. »

Et encore : « Il n'y a aucune fausseté dans mon âme. Ma faute est seulement de n'avoir même pas imaginé que mes expressions pourraient être déformées ou faussement interprétées ; autrement Dieu m'aurait préservé de cette faute. Voilà vingt-sept mois que toute ma famille et moi l'expions durement. Dieu seul sait ce que mon âme a souffert dans le silence. Mon nom gît dans la poussière ; ma femme et mes enfants sont à regarder comme des orphelins abandonnés et vont au-devant d'un avenir plein de tristesse. »

Le jugement final fut alors rendu.

Il fut décidé que Sillig serait retiré de son diaconat de Döbeln, en raison de l'exaspération des esprits que sa présence avait provoquée, mais qu'il recevrait provisoirement une pension annuelle de 400 thalers jusqu'à ce qu'on lui trouve une meilleure affectation. Le biographe souligne que cette décision n'était manifestement pas regardée comme une peine proprement dite : dans son ministère très rude, Sillig n'avait jusque-là gagné qu'à peine une centaine de thalers de plus.

Mais il ne profita pas de ce repos, qui aurait d'ailleurs été presque insupportable à son esprit ardent et actif. Pour porter son destin

« comme un homme », il avait poussé ses forces à leur limite et avait trop souffert. Séparé des siens, accablé par les lettres de son épouse, de ses enfants et d'une foule de membres de sa paroisse qui attendaient de lui consolation et courage ; réprimandé par de nombreuses connaissances, tourné en dérision par ses ennemis, il ne tenait plus debout que par sa conviction intérieure, s'appuyant sur Dieu. Il paraissait plus calme et plus fort qu'il ne l'était réellement.

Il revint malade de Dresde et ne survécut qu'environ quatre semaines au jugement définitif. Une violente maladie nerveuse l'emporta à sa douleur.

Après un an et demi de séparation, sa famille ne reçut de lui qu'un corps encore vivant : son esprit était bouleversé. Ils ne purent même pas jouir de ses derniers jours, car la maladie s'accompagna de confusion mentale et lui ôta souvent la parole. Ils le virent souffrir de violentes convulsions, puis mourir enfin le 22 mai 1792, dans sa cinquante-huitième année.

Ainsi la souffrance de l'esprit avait-elle consumé un corps qui, jusque-là, avait joui d'une santé presque inébranlable et semblait bâti pour durer un siècle.

Le biographe s'écrie alors : « Ô homme fort, bon et noble ! Combien de choses aurait-il encore pu accomplir dans le monde s'il avait seulement combattu quelque peu l'unilatéralité de ses jugements, s'il avait voulu modérer un peu son zèle et son feu, et s'il avait, ne fût-ce qu'une fois, accepté le conseil de ses amis raisonnables qui lui voulaient certainement du bien ! » Mais, conscient de la pureté de ses intentions, Sillig s'enflammait immédiatement pour tout ce qui lui semblait servir l'honneur de Dieu et le bonheur de ses frères humains ; et cet homme courageux regardait chaque objection comme la timidité de personnes plus faibles.

Lorsque l'un de ses amis intimes, dans de telles circonstances, lui rappelait doucement que, selon le récit d'Élie (1 Rois 19), le Seigneur n'était apparu au zélateur ni dans la tempête ni dans le feu, mais dans le murmure doux et léger, Sillig répondait souvent : « Laissez-moi ; cela m'est commandé ! » Ou bien, reprenant les paroles du Christ à Pierre : « Passe derrière moi, Satan ! tu ne conçois pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes. »

Le biographe rassemble ensuite quelques traits dispersés destinés à compléter le portrait de cet homme exceptionnel.

Sa disponibilité à aider et à servir ne connaissait presque pas de limites. Il mettait chaque jour en pratique la règle évangélique de donner à celui qui demande. Du matin au soir, des habitants du lieu et des étrangers venaient presque quotidiennement le solliciter, en personne ou par écrit, pour demander conseil et secours. Il ne renvoyait personne sans consolation, encouragement ou aide. Même lorsqu'on l'avertissait que certaines personnes cherchaient à l'abuser, il ne se laissait pas détourner de sa bienfaisance : il préférait faire trop que trop peu. Lorsque ses propres moyens ne lui permettaient plus d'aider — il avait une famille nombreuse et avait perdu une partie de sa fortune en prêtant à de mauvaises personnes — il intervenait encore librement en faveur des nécessiteux auprès d'autres personnes.

La confiance qu'on plaçait en lui était si grande qu'on lui remettait parfois des sommes importantes afin qu'il les distribue librement aux pauvres et aux malheureux, sans lui demander de comptes. Des étrangers qui se présentaient comme suppliants à sa porte et qu'il voyait pour la première fois étaient invités dans sa maison et à sa table, dès lors qu'ils pouvaient, au moins de manière vraisemblable, établir qu'ils souffraient pour la vérité ; lorsqu'il ne pouvait les recevoir chez lui, il leur

trouvait au moins un logement en ville et leur procurait ce dont ils avaient besoin.

Pendant la terrible disette de 1771 et 1772, il recueillit de sa propre initiative dans sa paroisse plus de 200 thalers et les envoya dans l'Erzgebirge, région particulièrement éprouvée. Une famille pauvre de Halle, qui ne le connaissait que par réputation et lui écrivit pour demander de l'aide, reçut de lui, sur la seule foi de sa lettre suppliante, de bons lits, du linge, quantité de vêtements pour les parents et les enfants, ainsi qu'une somme d'argent assez importante versée en plusieurs fois. On lui avait pourtant dit que ces gens ne méritaient peut-être pas une telle générosité ; la suite sembla même donner quelque raison à cet avertissement.

Il organisa également une collecte pour constituer un fonds destiné aux veuves, lié au prédicateur Martini dans le Palatinat.

Lorsque sa belle-mère, qui avait prévu dans son testament de nombreux legs en faveur de parents pauvres, d'églises et d'écoles, voulut par la suite modifier ces dispositions à cause de la famille de Sillig devenue très nombreuse, ce fut Sillig lui-même qui l'en dissuada.

Sa stricte conscience se manifestait de multiples façons. Il considérait tout serment comme coupable. Chacune de ses paroles devait être absolument conforme à la vérité, et il regardait cela comme un devoir si absolu qu'il ne disait pas même une contre-vérité par plaisanterie — alors qu'il aimait plaisanter. S'il savait quelque chose qu'on lui demandait de révéler mais qu'il jugeait préférable de ne pas dire, par exemple parce que la vérité aurait nui à autrui, il répondait simplement : « Je ne puis le dire. »

Comme ecclésiastique, il était exempt de certains droits grevant la consommation. Sa fille mariée à Döbeln aurait pu profiter de cette exemption pour le café et le sucre sans éveiller le moindre soupçon. Sillig

refusa pourtant jusqu'à la possibilité d'un avantage douteux et prit les dispositions nécessaires pour éviter tout abus.

Lorsqu'une jeune servante de sa maison voulut se marier, il lui permit immédiatement de porter depuis sa cuisine des aliments à son fiancé afin qu'elle ne soit pas tentée, par besoin ou embarras, d'en emporter secrètement et de pécher ainsi.

Alors que le pasteur n'était tenu d'instruire les catéchumènes que pendant le trimestre précédant la communion, Sillig s'occupait d'eux plusieurs années auparavant et continuait encore après. Cela explique l'amour extraordinaire que lui portait sa paroisse, amour qui se manifesta tout particulièrement pendant son procès.

La communauté adressa en sa faveur une supplique signée par quelque six cents chefs de famille. Les femmes de la paroisse, qui avaient été tout spécialement confiées à ses soins pastoraux, envoyèrent en outre leur propre délégation afin d'intercéder pour lui. Des collectes furent organisées pour le soutenir pendant son long séjour à Dresde, et beaucoup donnèrent avec la plus grande joie et disponibilité bien au-delà de leurs moyens. Son souvenir demeurerait inoubliable pour beaucoup, et le biographe estimait que son ministère continuerait longtemps à produire de bons effets, parce qu'il avait formé de nombreux enfants à devenir des chrétiens pratiquants et des hommes d'une grande probité.

Ses dons comme prédicateur populaire étaient extraordinaires, et il maîtrisait au plus haut degré l'art de se rendre accessible. Dans la conversation comme dans ses sermons, sa parole coulait comme un puissant torrent ; il n'avait presque jamais besoin de chercher ses mots.

Un témoin digne de foi racontait qu'un collègue vint un samedi soir, alors que Sillig s'apprêtait à se coucher, lui demander de prêcher à sa place le dimanche matin. Sillig se trompa toutefois sur l'Évangile du jour

et étudia d'abord le mauvais texte. Devant l'autel, son collègue lui fit remarquer l'erreur. Pendant le court moment où l'on chantait, Sillig étudia alors le bon passage et prononça ensuite un sermon parfaitement construit, de telle sorte que personne n'aurait pu soupçonner qu'il venait de le concevoir.

Pour montrer de façon indubitable sa manière de penser souvent paradoxale en théologie et sur d'autres sujets, le biographe cite ensuite plusieurs passages de ses lettres.

En 1788, il écrivait en substance : « Il vaut mieux connaître le Christ dans l'eau et le pain que d'acquérir, par toute l'érudition du monde, honneur et richesse sur la terre. »

Dans une autre lettre, il écrivait : « C'est un vrai proverbe : le temps vient, le conseil vient. Mais le monde d'aujourd'hui veut pourvoir lui-même à ses besoins et court partout devant Celui qui pourvoit à tout ; ensuite il apprend à ses dépens ce que lui coûte cette inquiétude prématurée. Avec la quatrième demande [du Notre Père], on va mille fois plus loin. Dans l'explication de Luther, le dernier mot — “de même” — possède une importance et une portée considérables. Mais qui le croit ? Hinc illae lacrimae ! Que Dieu fasse qu'en son temps cette parole soit comme une pomme d'or dans un vase d'argent. »

Il poursuivait : « Les marchands n'agissent pas selon mes principes ; je ne puis donc pas être leur conseiller. Je ne demanderais alors conseil qu'à Dieu. Mais cela dépasse nos écrits à la mode et nos savants éclairés. N'as-tu pas lu comment le roi de Prusse vient de gâter soudain le jeu des Messieurs les “éclairés” dans son pays ? Puisque toutes les facultés de théologie et tous les consistoires ont jusqu'ici gardé le silence devant ce scandale destructeur du christianisme, notre Seigneur Jésus devra bien se secourir lui-même ! Mon âme tremble devant votre incrédulité savante ; que Dieu ait pitié de nous ! »

En 1789, il écrivait : « Si je vivais dans le calme philosophique, ma situation actuelle et les circonstances présentes troubleraient fortement ce repos. Je ne connais cette chose que de nom, comme une source trompeuse qui ne donne pas d'eau à l'homme assoiffé. Pour les gens rassasiés, tels que les savants à la mode d'aujourd'hui, elle peut convenir ; à moi, elle ne plaît pas. Je ne connais aucun repos sinon en Dieu, notre Père, et en son Fils Jésus-Christ ; avec cela j'ai jusqu'ici traversé heureusement toutes les tempêtes. »

En 1791 : « Mes contemporains deviennent toujours plus énigmatiques, et les grands discours sur l'amélioration de notre époque s'enfoncent toujours plus profondément dans la boue. Il en fut de même de la sagesse grecque et romaine il y a dix-huit cents ans. »

Et encore : « Je me suis toujours bien trouvé à m'en tenir littéralement aux règles de notre Seigneur dans le Sermon sur la montagne, malgré tous les reproches et contradictions que j'ai dû supporter dans ma vie de la part des pieux et des impies, des savants et des ignorants, de mes amis de cœur et de sang. C'est une chose magnifique que de pouvoir rester calme au sujet de l'avenir, même lorsque les perspectives visibles ne sont pas bonnes, ou paraissent même tristes. »

« Beaucoup de grands personnages, écrit-il encore, m'ont tenu dès le commencement pour un homme probe, et feu le prédicateur de cour Herrmann a même dit à quelqu'un, quelques mois avant sa mort, qu'ils devaient remercier Dieu d'avoir un tel homme. Ce qu'il voulait précisément dire par là ne se laisse peut-être pas entièrement deviner. »

Puis sa pensée devient plus mystique : « Je ne puis moi-même concevoir comment Dieu accomplira son œuvre avec moi. Cela m'est trop élevé, je ne puis le comprendre ; et le moindre soupçon que j'en laisse paraître attire même de mes amis les plus raisonnables et les meilleurs le reproche d'enthousiasme. Je dois donc, sur ce grand objet,

rester silencieux et souffrant, et m'envelopper dans mon infini. La réunion actuelle des princes les plus puissants ici à Dresde appartient à ce grand plan de Dieu ; et mes accusateurs ont, bon gré mal gré, mêlé l'empereur et le roi de Prusse à mon affaire. »

En 1792, il affirmait encore qu'on pouvait, par des parallèles, retrouver dans la Bible — particulièrement dans les livres de l'Ancien Testament — les grandes périodes, les personnages principaux et les circonstances particulières de l'histoire de chaque nation.

« Tout le monde n'a pas reçu le don de pénétrer une telle matière, ajoutait-il. Je ne puis trouver d'absurdité dans cette manière de croire, d'espérer et de conclure, une fois les prémisses posées. Elle ne s'accorde certes pas avec la manière de penser savante de notre époque. On ne peut pas non plus traiter cette matière par de simples raisonnements logiques. Il faut seulement lire la Bible avec simplicité et avec foi, en cherchant à quelles époques, circonstances et personnes l'Esprit saint veut appliquer telle ou telle chose. Lorsque l'on reçoit une lumière sur quelques points particuliers, on ne possède pas pour autant une vue d'ensemble de toute l'œuvre de Dieu qui permettrait d'en bâtir un système complet. L'un voit plus que l'autre, l'un plus loin que l'autre ; mais ils se rencontrent dans l'essentiel. »

Vers la fin de sa vie, il écrivait encore : « Je deviens de jour en jour plus fermé, et cela de plein droit, puisque Dieu le veut ainsi. À présent je suis plus sot que je n'en ai l'air ; autrefois la chose était différente. Dieu doit apporter la clef ; personne ne peut me la fournir. Je suis mort et ma vie est cachée. Pour le monde visible — comprenne qui pourra — je suis... » ...« celui qui pourra le comprendre pourra faire des miracles. Une énigme ! Explique-la si tu peux. »

Dans un autre passage : « Si l'on n'avait pas déjà prononcé un jugement sur moi, on m'aurait traité tout autrement. Mais il en a

toujours été ainsi dans le monde avec les personnes de mon espèce. Je pardonne à chacun de se tromper à mon sujet ; pourtant, cela blesse profondément l'âme, lorsque, conscient de sa propre probité, on doit se voir jugé si faussement, traité et abaissé. Que de bien est ainsi empêché ! Et sur qui tombe la responsabilité ? Chacun rejette la faute sur l'autre et, à la fin, je dois porter seul la faute de tous. Ici et là je n'ai sans doute pas fait ce qu'il fallait ; mais ma conscience me dit néanmoins que je ne pouvais agir autrement si telle ou telle chose devait devenir possible. Regarde-toi dans mon exemple. Dieu m'humilie réellement à cause de mon orgueil. »

Le biographe trouve ces derniers mots particulièrement remarquables : ils contiennent l'aveu du défaut qui, selon lui, avait véritablement égaré Sillig sous l'effet de l'immense vénération d'une partie de ses partisans. Il ne nie pas que, par des affirmations unilatérales et des déclarations passionnées et irréfléchies, Sillig ait propagé de l'exaltation parmi les gens simples et qu'il ait ensuite été lui-même encore davantage influencé par eux.

Sans ce retour d'influence de ses partisans sur lui, estime l'auteur, il serait difficile de comprendre comment un homme raisonnable aurait pu s'égarer sur des chemins aussi singuliers. Avec une imagination ardente, une inclination déjà forte pour l'extraordinaire et une haute opinion de lui-même et de sa charge, il devint presque naturel qu'il prêtât attention aux rêves de ses adeptes et aux propos insensés de personnes dérangées ; qu'il tînt certaines apparitions pour réelles ; et qu'il ne s'opposât pas avec toute la fermeté d'un esprit calme et critique à l'idée, répandue par certains, qu'il pouvait être Jean, Élie ou un prophète.

Il est même vraisemblable que de telles personnes lui donnèrent l'idée de se fabriquer une sorte d'oracle qu'il consultait pour ses propres affaires et celles de ceux qui venaient lui demander conseil. Il tirait,

semble-t-il, des passages bibliques d'une petite boîte et les utilisait pour autre chose que de simples occasions d'éveiller de bonnes pensées. Il en tenait en tout cas un registre précis. Aux anniversaires des membres de sa famille, il leur écrivait habituellement quelques passages bibliques — vraisemblablement tirés de cette manière — qu'il savait, quelle que fût la diversité de leur contenu, réunir dans une exhortation brève et pleine d'esprit.

Le biographe termine par une observation frappante sur la chronologie de sa vie. Sillig occupa son ministère exactement trente ans, presque jour pour jour, et ces trente années se divisent en trois décennies dont chacune se termina par une période de malheur.

En 1772, il fut entraîné dans la longue controverse au sujet du sermon mentionné plus haut. En 1782, il eut à lutter contre les maladies de son épouse estimée — une fille de l'Oberpastor Hilscher de Frankenberg, qu'il avait épousée en 1762 — ainsi que contre les maladies de tous ses enfants. La mort d'une fille pleine d'espérance le retira presque entièrement des sociétés bruyantes et l'attacha à la solitude d'un petit jardin qu'il cultivait avec plaisir. Les années 1790 à 1792 furent enfin les dernières années agitées de son temps d'épreuve.

Le texte se clôt sur ces vers :

« Que toutes les âmes reposent en paix,
Celles qui ont accompli un douloureux tourment,
Celles qui ont achevé un doux rêve,
Rassasiées de vie ou à peine nées,
Toutes celles qui sont parties d'ici,
Que toutes les âmes reposent en paix.

Et celles auxquelles jamais le soleil n'a souri,
Qui, sous la lune, veillèrent sur des épines,
Puissent-elles, dans la pure lumière du ciel,
Voir un jour Dieu face à face ;
Toutes celles qui sont parties d'ici,
Que toutes les âmes reposent en paix ! »